

CHAPITRE I.

Mon père très amoureux d'une femme veuve qu'il aimait depuis longtemps, qu'il s'appelait Marguerite MOISSET, et l'amant Joseph PASCAL; enfin l'amour ne les abandonna point, au bout de deux ans qu'ils furent mariés, ils virent éclore le fruit de leur amour.

Le mari était au pays bas où il faisait le métier de scieur de long, il y passait chaque année six mois du temps de l'hiver. Comme ils avaient une belle dot; chacun et qu'ils possédaient un peu d'argent ils l'employèrent à acheter un domaine qui se trouvait en vente dans leur village: le bien de MONTEIL qui se vendait par DAGES, tous les parents les plus proches étaient morts. Une fille qui restait Mlle MONTEIL était au couvent d'Orlhaguet, le moment de sa mort elle fit son testament et fit beaucoup de legs; elle donna beaucoup au couvent où elle était. Elle donna pour faire un couvent à la commune de Vitrac sa paroisse. Le domaine fut obligé de se vendre, mes parents l'eurent à beaucoup plus à bon marché qu'ils auraient maintenant, le prix s'élevait près de 10.000 francs et maintenant il se vendrait bien le double.

Ils pouvaient vivre aisément, mais mon père rapportait chaque hiver quelques sous qu'on mettait de côté.

C'était le deuxième hiver de leurs noces ou la seconde année de leur mariage comme j'ai dit plus haut.

Marguerite se vit prêt de devenir mère, comme j'ai dit mon père était au pays bas; c'était au mois de février, époque mémorable de ma naissance, le 9 vers le soir ma mère ne se sentait pas malade, elle pansa les vaches le soir, mais elle ne put pas les abreuver, elle appela sa grand-mère pour lui aider, elle s'alla coucher et me mit au monde le 9 février vers les sept heures du soir 1857. Le 10 février on m'alla baptiser à Vitrac, à la paroisse; il faisait bien mauvais temps, il tombait de la neige à gros flocons que le vent du nord poussait à travers les champs. Le frère de mon père fut choisi pour mon parrain et ma grand-mère pour marraine; comme il faisait mauvais temps, une voisine servit de marraine. Il faisait si mauvais temps que le vent emporta le chapeau de mon oncle près du "Prat Coutal" où il ne croyait plus le voir.

Au retour du printemps mon père arriva, il était très joyeux d'avoir un fils et ne travaillait qu'avec plus d'ardeur; je grandissais toujours en bonne santé.

Tout alla bien, après trois ans de ma naissance ma mère me donna une soeur, où nous avons passé notre jeunesse ensemble, bien agréablement. J'avais 6 ans à peine que je commençais de rendre service à mes parents: j'allais chercher le bestiau, je l'abreuvais, je l'allais conduire à la devèze où les genêts me dépassaient deux fois plus haut que moi.

Je me souviens d'un jour du printemps où j'allais pour garder les vaches avec ma grand-mère que j'aimais tant, je trouvais mon père qui venait de la scie, au milieu du couderc, je l'embrasse et il me donna une rondelle de pain biscuit. Je le conduisis à la maison et il abandonnait ma grand-mère en l'embrassant et elle alla garder toute seule.

Quelques dimanches plus tard j'allais garder avec mon père un dimanche matin à "Lusclade"; en passant par la carrière du Puech-La Rode il me souvient de ce beau jour du printemps où jamais de ma vie je n'ai vu le plus joli. Je me croyais le plus heureux des enfants, le ciel était pur et sans nuages, tout à l'entour du firmament une couronne bleue, le soleil vint encore rendre le ciel plus beau. J'embrassais mon père et je lui dis si cela pouvait être plus joli dans le paradis, il m'embrassa en me disant que oui. Je me mettais à courir après les petits oiseaux qui voltigeaient et semblaient joyeux comme moi de ce beau jour du printemps; plus loin ~~sur un arbre~~ une alouette s'élevait en l'air en chantant; plus loin on entendait le gazouillis d'une perdrix, je courrais après le bestiau par-ci par-là, j'étais tout ébahi, mon père était joyeux de mon amusement. Bientôt vint l'heure de conduire le bestiau à l'étable. Là-bas un peu plus loin je voyais notre petit village, sur le chemin il y avait beaucoup de monde qui venait de la messe,

nous conduisîmes le bestiau à l'écurie et nous allâmes manger la soupe, j'avais bien faim.

La septième année, mes parents me mirent à l'école, un de mes cousins MOISSET, J. Antoine me conduisait, ma mère m'y avait conduit deux jours avant; je profitais beaucoup, je lisais au tableau avec Hippolyte FABRE, nous étions bien d'accord. Le maître nous laissait sortir de l'école une heure avant les autres. Nous nous amusions tous les deux et quand nous avions du pain ou autre chose nous le mangions ensemble. Au bout de six mois je lisais très bien à la messe.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

CHAPITRE II.

Tout le temps que j'allais à l'école je l'ai manquée qu'une fois par ma faute: c'était l'été, il était tard et je me cachais dans des tertres parce que j'avais peur que le maître me punisse en y arrivant trop tard.

Je vais raconter un fait qui m'est arrivé en revenant de l'école :

C'était au printemps, un matin nous sortions de l'école, j'avais alors près de 8 ans j'étais avec ceux de mon village. Voilà que tout à coup un élève d'un village voisin qui avait 7 ans de plus que moi: il s'appelait LAPORTE Auguste, nous l'appelions par son sobriquet "Connis" à cause qu'il était petit, il me prit avec un autre nommé Albert et m'attacha avec une corde par les reins, me conduisit à l'aide de ses camarades dans un petit bois appelé "Bois de Laporte" en me disant qu'il m'allait noyer dans le ruisseau de Falachoux, j'eus tellement de peur comme vous pouvez vous figurer: un enfant de 7 ou 8 ans qu'on lui dit qu'on va le tuer, l'expérience qu'on a à cet âge ferait bouleverser le sang d'un enfant. Arrivé dans le bois je rassemble tout mon courage et toute ma force, je prends mon couteau, je coupe la corde et me sauve au grand galop, je trouvais un de mes camarades qui était allé faire une commission à la sortie de la classe, il trouve mes voisins qui l'attendaient et lui racontèrent le fait, il venait pour me faire lâcher, je fus sauvé. Le soir je ne revins pas à l'école. Et, la nuit j'eus un rêve effrayant du fait qui m'était arrivé dans la journée. Je criais d'une telle force en me figurant qu'on voulait m'étrangler, que j'éveillais tous mes parents, mon père me prit, ne put pas me réveiller; me voyant dans un état pitoyable, ma mère vint à mon secours et m'éveilla, je tremblais comme un voleur, j'étais tout palpitant et presque dans l'agonie et j'ai toujours cru que si ma bonne mère ne m'avait pas éveillé j'aurais ~~perdu~~ perdu la tête ou je serais devenu fou.

Alors j'eus plusieurs questions de mes parents, ma mère me demanda ce qui m'était arrivé en classe ou ce que j'avais vu, pour rêver des choses pareilles. Je ne voulus point le dire, de peur d'être puni plus tard par le mauvais sujet qui m'était cause de tout cela. Ma mère voyait bien que quelqu'un m'avait fait des misères, parce que dans mon songe je disais en criant bien fort: "Laisse-moi aller, trasse de bougre", ils comprirent que mes camarades m'avaient fait quelques misères. Ma mère courut l'aller demander à mes camarades d'école qui le lui dirent avec joie, parce qu'ils n'aimaient pas ce jeune garçon, il nous faisait tout le temps des misères. J'avais toujours été discret envers tout le monde, je ne voulus point dénoncer mon malfaiteur.

Ma mère courut chez l'instituteur et lui dit les misères que m'avait fait son élève LAPORTE, que s'il revenait me faire des misères je ne revien-
drais plus à l'école. L'instituteur le punit sévèrement, il se passa bien longtemps sans qu'il ne me dit rien. Mais comme il était porté toujours à mal faire, il faisait toujours quelques misères à quelqu'un et surtout à ceux de mon village, parce que nous faisons un bon peu de chemin ensemble quoique n'étant pas du même village.

Un jour, le "Connis" et Albert prirent un de mes camarades du village nommé GUITARD, ils voulaient le battre, se voyant en danger mon camarade prend son couteau et en donna un coup au poignet du bras à Albert, le sang ruisselait à grosses gouttes, ils le lâchèrent, comme GUITARD se sauvait le "Connis" lui donna un coup

de pierre sur le dos, qui frappa comme sur une planche, j'avais peur pour lui, mais le pauvre garçon se sauva quand même.

Le lendemain l'instituteur le sut et il punit bien GUITARD parce qu'il y eut de faux rapports, il lui emporta le couteau, il eût une punition sévère au lieu que c'était aux autres que devait tomber le pensum. Après un long espace de temps qu'il me regardait de travers, nous tombâmes d'accord, mais toujours il était porté à mal faire.

C'était un beau dimanche d'été, nous étions en procession mon frère qui venait à la messe se trouvait en retard et rentra pendant la procession et prit la place du "Connis", en rentrant à l'église il voulait passer à sa place, mon frère y était et ne se retira pas, mon frère le poussa et le fit sortir de devant lui, il persistait toujours mais contre la force point de résistance et prit une autre place en pleurant. Le lendemain à l'école le "Connis" m'en fait le reproche mais nous restâmes encore d'accord, il me dit qu'il voulait se venger envers mon frère et qu'il voulait que je l'aide, je lui dis que cela était impossible, que j'aimais trop mon frère pour l'aider, il me dit de lui dire qu'il pouvait se méfier, je lui répondis que mon frère n'était pas bien peureux. Il me dit qu'il le ferait saouler et quand il serait saoul avec quatre ou cinq camarades il se chargeait de le régler, mais il ne l'essaya pas et tant mieux pour lui, ça lui aurait coûté d'argent et encore des coups.

Plus tard, il me fit encore des misères que je ne raconte point, car je ne finirais jamais mon histoire, je ne dis point que plus tard j'y revienne.

J'allais un jour à l'école, en partant de mon village avec BRIOUDE et Jean-Antoine GUITARD nous passions par les prés, en arrivant au "Prat Nalt" de Vitrac, ils voulaient me mettre dans le vivier, en m'accusant de rapporteur, mais tout ce qu'ils me reprochaient ce n'était point vrai, ils me tenaient par les bras et les jambes, ils voulaient m'y mettre à toute force. Le frère de GUITARD qui allait à l'école avec M. le curé étudier le latin pour aller plus tard au collège, il les surprit qu'ils me faisaient inquiéter, il les gronda beaucoup en les traitant d'imbéciles, il le dit au maître et ils furent punis.

- Retour sur le jeune âge :

Dans la grande saison d'hiver où il faisait très froid, j'avais alors 4 ans, nous transportions les pommes de terre de la maison de mon frère, comme je dirais plus tard que ma mère s'était mariée deux fois en passant dans la rue du "Barri" derrière la maison de mon oncle il y avait de la glace, je tombais par terre, ma mère me releva, je m'étais blessé au front: j'en porte encore la cicatrice; on ne pouvait point m'arrêter le sang, on y parvint quand même mais je m'évanouis; au bout de quelques jours je fus complètement guéri mais ma mère me défendait d'aller m'amuser sur la glace de peur que je tombe de nouveau. J'étais toujours bien chéri de mes parents, surtout ma grand-mère qui m'aimait beaucoup et ma mère toujours elle lui reprochait qu'elle ne gâtait. Je m'amusais avec ma petite soeur et les autres enfants de mon jeune âge.

Je vais parler de quelques petits contes que me racontait ma grand-mère et ma mère et un voisin nommé GUITARD, etc...

C'était dans la saison d'hiver il y avait des voisins qui étaient venus passer les veillées chez nous, je dis à ma grand-mère de nous raconter l'histoire de l'Egrandeur, elle ne voulait pas, je l'embrasse, tous les voisins insistèrent et elle se décida et commença ainsi :

CONTE de l'Egrandeur - Torciane et Tranche Montagnes.

Il y avait un soldat qui venait du service qui s'appelait l'Egrandeur, il avait fini son service, il partait chez lui il en trouva un autre en chemin, il lui demanda son nom il le lui dit qui s'appelait Torciane, il lui demanda combien d'étapes il avait, il lui répondit huit, il avait deux pains et 30 centimes par jour, l'Egrandeur lui dit nous ferons route ensemble; en chemin ils en rencontrèrent un autre, on lui demanda le nom il leur répondit qu'il s'appelait Tranche Montagnes, on lui demanda les étapes il en avait huit aussi, deux pains et 30 centimes par jour, ils firent route ensemble. Ils traversèrent une forêt, arrivés dans la plaine tout près d'un village ils trouvèrent une maison abandonnée, ils en firent leur habitation. Là ils s'exoliquèrent d'où venait leurs noms, l'Egrandeur dit: je porte une canne qui pèse 100 quintaux et la manille en pèse 9; Torciane et Tranche Montagnes regardèrent la canne mais ils n'essayèrent pas de la lever. Torciane dit : on m'a donné ce nom à cause que je tordais tous les arbres les plus gros; Tranche Montagnes dit : on m'a donné ce nom à cause qu'à coups de poing je mettais les montagnes en plaines. L'Egrandeur leur dit: nous voilà bien forts, Torciane et Tranche Montagnes saisirent l'Egrandeur pour leur maître. Comme ils n'avaient pas grand chose pour se nourrir ils furent obligés d'aller à la chasse. Le lendemain vint la question qui resterait à la maison, Torciane voulut y rester les autres lui dirent : tu feras la cuisine. L'Egrandeur et Tranche Montagnes partirent à la chasse. Torciane se promenait dans la maison, il avait allumé un bon feu, il commençait à préparer la cuisine. Il était à la porte qu'il regardait dans la basse-cour lorsque tout à coup il voit qu'une pierre se soulevait, il en sortit un homme vieux et puis la pierre se referma derrière lui, vint tout droit à la porte. Torciane lui demande ce qu'il voulait, il lui répondit : je demande à me chauffer et bien chauffer vous, le vieux se chauffa tranquillement se tournant de côté et d'autre, quand il fait assez chaud il regarde de côté et d'autre, puis se jette sur Torciane à coups de poings, il manqua à l'esquinter, Torciane se traîne sous le lit. Le vieux comme il croit une bonne derrière le dos ne peut plus le suivre et il s'enfile dans son trou. Les autres arrivent de la chasse, ils voient la maison déserte et se mirent à appeler Torciane, à force de crier il leur répondit mais faiblement, on le sortit de dessous le lit; il leur raconta ce qui lui était arrivé. Le lendemain, Tranche Montagnes y resta et les autres deux partirent à la chasse. Il alluma un grand feu, prépara la cuisine, et voilà que tout à coup il voit rentrer un homme vieux, Tranche Montagnes lui dit : que demandes-tu - je demande à me chauffer; eh bien! chauffe-toi, il se tourne devant derrière, de par côté. Après s'être bien chauffé il saute sur Tranche Montagnes à coups de poings, il l'assomme, lorsque ce dernier se traîne sous le lit, le vieux ne pouvant pas le suivre à cause de sa bosse, retourna dans son trou. Les autres arrivent de la chasse, ils ne trouvent rien de prêt, ils se mirent à l'appeler, à force de crier il leur répondit mais faiblement, on le sortit de dessous le lit, il raconta comme Torciane que ce vieillard l'avait assommé. L'Egrandeur leur répondit qu'il avait à faire avec des hommelettes, qu'ils ne valaient rien. Le lendemain, Torciane et Tranche Montagnes furent à la chasse et l'Egrandeur resta en leur disant qu'il ne ferait pas comme eux. Le voilà qui allume un grand feu, apprête la cuisine, comme il regardait à la porte il vit une pierre se soulever et un vieillard en sortir; il vint à lui, il lui dit : que demandes-tu? - je demande à me chauffer; eh bien! chauffe-toi, il se tourne de côté et d'autre, il se chauffe bien mais l'Egrandeur examinait ses tours il vit qu'il allait lui ~~sauter~~ sauter dessus, l'Egrandeur saisit sa canne qui était dans le coin, saute sur le vieux, il allait l'achever, le vieux lui demandait à lui parler. L'Egrandeur lui demanda à qui appartenait cette maison, le vieux lui dit: - elle appartient à trois filles d'un roi que les géants les ont prises. L'Egrandeur le ~~sauter~~ lui laissa la liberté, le vieillard se sauve, l'Egrandeur le suit et au milieu de la basse-cour il lève une pierre et descendit dans un puits.

2.

L'Egrandeur se mit à préparer le dîner. Quand les autres deux arrivèrent de la chasse, ils écoutaient au portail pour voir s'ils l'entendaient, parce qu'ils croyaient qu'il serait fait comme eux, mais tout à coup ils l'entendirent chanter, ils n'osèrent point rentrer lorsque tout à coup l'Egrandeur les vit et les pria d'entrer, ils dînèrent bien et puis il leur raconta ce qui lui était arrivé, il les blâma de nouveau. Il leur dit: demain c'est foire à tel endroit il faut y aller tous les trois, nous achèterons un grand seau, une sonnette et toutes les cordes que nous trouverons parce qu'il nous faut descendre dans le trou, quoiqu'il en coûte.

Arrivé au lendemain ils se levèrent de bon matin et ils portèrent de la foire tout ce qu'ils trouvèrent, et le lendemain ils se préparèrent à descendre dans le puits. Torciane y descendit le premier, quand il fut bien bas il sonna la sonnette et on le remonta en tirant la corde, on lui demanda ce qu'il avait vu, il dit qu'il n'avait rien vu mais que la peur s'était saisi de lui; l'Egrandeur lui dit qu'il était un peureux. Enfin Tranche Montagnes y descendit le double plus bas que l'autre, mais la peur le saisit aussi et se saisit de la sonnette et on le remonta en lui disant ce qu'il avait vu, il dit qu'il n'avait rien vu mais que la peur l'avait saisi. L'Egrandeur les blâma beaucoup en leur disant qu'ils n'étaient pas des hommes et que sans lui ils crèveraient de faim et qu'ils n'étaient que des poltrons.

L'Egrandeur se prépare à descendre, il prit sa canne et on le descendit dans le trou dans la même opération qu'aux autres, il monta dans le seau, il descendit très bas, enfin les cordes se finirent et comme il ne voyait pas la fin et que les autres lui criaient qu'il n'y avait plus de corde pour le descendre plus bas, il prend sa canne et en donne un coup à la corde et la coupa, il tomba en bas, il s'était presque tué. Une vieille femme qui était au coin du feu courut à lui en portant un pot avec elle, il lui passa de cet onguent dans toutes ses blessures et il fut guéri. Alors cette vieille lui dit à l'Egrandeur: que vous êtes bon d'être venu jusqu'ici vous allez nous rendre bien service; elle le combla de caresses en l'appelant son roi et son maître, elle le conduisit sur un lit et le fit reposer, c'était dans une belle chambre bien garnie.